

patriotes encore sauvages. Elle avait obtenu du capitaine général la permission de s'absenter pour trois mois et elle comptait bientôt partir. Je lui témoignai quelques doutes sur la réussite de ses projets : Ils me respectent trop, me répondit-elle, pour ne pas faire ce que je leur ordonnerai. D'après ce que me dit cette femme, elle entreprenait ce voyage dans la persuasion que ses compatriotes seraient plus heureux dans l'*aldea* qu'au milieu de leurs forêts. Les notions de christianisme que les Coyapós reçoivent chez les Portugais, toutes faibles qu'elles sont, les élèvent réellement beaucoup au-dessus de leurs compatriotes encore sauvages dont l'existence est purement animale; ces derniers sont plus libres peut-être, mais les autres goûtent quelques-unes des douceurs de la civilisation, leur nourriture est assurée et ils ne sont point exposés à toutes les intempéries des saisons. Avec des hommes tels que ceux qui civilisèrent les Indiens de la côte, les Coyapós de S. José eussent été parfaitement heureux.